

Antoine Lasalle, honneur, bravoure et noblesse.

Symbole complet du cavalier d'Empire, poussant à l'extrême et le plus naturellement du monde d'extraordinaires qualités de courage et d'audace, Lasalle offre l'image du héros antique qui regarde la mort non comme une fin mais comme un accomplissement.

C'est déjà un plaisir assez grand que celui de faire la guerre ; on est dans le bruit, dans la fumée, dans le mouvement ; et puis, quand on s'est fait un nom [...], quand on a fait fortune, on est sûr que sa femme et ses enfants ne manqueront de rien ; tout cela est assez. Moi, je puis mourir demain. » Ces lignes empreintes de noblesse et de générosité, le général Antoine Lasalle les adresse à son épouse quelques jours avant sa mort. Leur ton et les sentiments qu'elles expriment sont loin de la caricature du sabreur héroïque et un peu fou façonnée par la légende. Derrière l'intrépide cavalier qui charge toujours l'ennemi la pipe à la bouche, elles nous font entrevoir la surprenante physionomie d'un personnage d'une étonnante richesse.

Fils d'une famille de petite noblesse originaire du Quercy, Antoine-Charles-Louis Collinet de Lasalle, comme bon nombre de jeunes officiers de son milieu séduits par les idées nouvelles, préfère abandonner sa particule quand la Révolution le trouve sous-lieutenant au 24^e régiment de cavalerie. Il est né le 10 mai 1775 à Metz, où son père était commissaire ordonnateur, c'est-à-dire fonctionnaire royal chargé de l'administration et de l'entretien des armées. Par sa mère, née Dupuy de La Garde, il est l'arrière-petit-neveu du maréchal de Fabert. Selon certaines rumeurs, il serait aussi le fils du marquis de Confions, lui aussi maréchal de France, auquel sa mère, autant réputée pour sa beauté que pour la générosité de son tempérament, était présumée accorder ses faveurs.



- Avant de participer à la campagne d'Égypte, Lasalle s'était illustré lors de la bataille de Rivoli (dessin de Philippoteaux, châteaux de Malmaison et Bois-Préau).

Aide de camp de Kellermann

Antoine ne reste qu'un an au 24^e de cavalerie dont il démissionne en 1792 pour s'engager comme simple



- Figure mythique de la Grande Armée, le général Lasalle mène la charge... la pipe à la main (tableau d'Edouard Detaille, Paris, musée de l'Armée).

volontaire dans la garde nationale parisienne, section des Piques. Puis, c'est l'armée du Nord et le 23^e régiment de chasseurs à cheval où son expérience de la cavalerie lui vaut aussitôt les galons de maréchal-des-logis. Cavalier de belle prestance et présentant les plus parfaites manières, instruit, intelligent, actif, le jeune sous-officier est remarqué par le général Kellermann, le vainqueur de Valmy, qui le fait nommer lieutenant et l'attache à son état-major en qualité d'aide de camp. Haut dignitaire du Grand Orient de France, le général initiera Lasalle à la franc-maçonnerie à laquelle il se montrera toujours fidèle.

En mars 1795, Kellermann est nommé commandant en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, puis de l'armée des Alpes, laissant la seconde au général Bonaparte. C'est avec ce dernier que Lasalle poursuit la campagne. Nommé capitaine, il est alors aux côtés d'un autre Kellermann, François, fils du précédent, colonel de cavalerie légère et bientôt général. Avec un tel chef, qui va lui aussi devenir l'une des grandes figures de la cavalerie de l'Empire, Lasalle est à bonne école. Le 1^{er} août 1796, il charge à Brescia, mais il est fait prisonnier par les Autrichiens et conduit devant le vieux feld-maréchal Würmser. Celui-ci, qui a du mal à se persuader qu'il est tenu en échec par un tout jeune général, lui demande l'âge de Bonaparte. « L'âge qu'avait Scipion lorsqu'il vainquit Hannibal », répond Lasalle. Charmé par l'esprit du jeune officier et flatté d'avoir été comparé au prestigieux Carthaginois, Würmser fait remettre le prisonnier en liberté.

L'exemple de Golymin

Le 26 décembre 1806, à Golymin, pendant la campagne de Pologne, la brigade Lasalle s'élance à la charge des batteries russes, lorsque le commandement « Halte ! » repris sur toute la ligne arrête les cavaliers dans leur élan. Lasalle, qui charge en tête avec un escadron, revient sur ses pas et rallie les deux régiments. On ne sait pas qui a donné l'ordre de s'arrêter ni pourquoi. Furieux, le général fait placer ses cavaliers en ligne de bataille face aux Russes avec interdiction de bouger. Lui-même se place vingt pas en avant des troupes. Tous restent ainsi immobiles et exposés au feu de l'ennemi. Lasalle a deux chevaux tués sous lui, dix de ses hussards sont tués. Ce n'est qu'au bout de deux heures que le général commande « Rompez les rangs ! » La « Brigade infernale » a payé son indiscipline.

Pour les beaux yeux de la marquise

Homme d'esprit, plaisant compagnon sachant tourner la rime et composer des couplets, cavalier magnifique portant à merveille le somptueux uniforme des hussards, brave et insolent, mais usant d'une distinction naturelle, Lasalle acquiert une réputation flatteuse chez les officiers comme parmi la troupe. Il collectionne les succès féminins, et entretient une relation passionnée avec la belle marquise de Sali, qui habite Vicence. Mais la ville est retombée entre les mains de l'ennemi. Qu'à cela ne tienne, le bouillant capitaine est prêt à tout pour revoir, ne serait-ce que quelques heures, celle qu'il aime. A la tête d'un peloton du 1er hussards, il franchit les lignes autrichiennes à la tombée de la nuit, parvient jusque dans Vicence, cache son escorte et court chez la marquise. Peu après, ayant récupéré sa troupe, il rejoint le camp français, non sans bousculer au passage quelques Autrichiens auxquels il prend des prisonniers et neuf chevaux, et rapporte une moisson de précieux renseignements sur le dispositif ennemi. Une telle audace sidère Bonaparte qui ferme les yeux sur l'incartade et le nomme sur-le-champ chef d'escadron. Quelques jours plus tard, Lasalle est l'un des principaux artisans de la victoire de Rivoli, ayant pratiquement à lui seul obtenu la reddition d'un bataillon de six cents Autrichiens. Au soir de la bataille, Bonaparte, qui le voit épuisé, lui désigne un entassement de drapeaux pris à l'ennemi : « Couche-toi dessus, lui dit-il, tu l'as bien mérité.

Puis c'est l'Égypte, et, de nouveau, des exploits. Nommé colonel du 22^e chasseurs à cheval, Lasalle charge à Redemieh, sauvant du massacre l'avant-garde de Davout submergée par les mamelouks. Il les disperse de nouveau à Salayeh, au cours d'une action mémorable qui oblige le cheikh Ibrahim bey à s'enfuir en Syrie.



• Lasalle dans le chatoyant uniforme des hussards ; il sera un temps un des chefs de file des « sacripants » ainsi que l'on nommait les jeunes et turbulents officiers de cavalerie légère (tableau d'Auguste Boyer d'après le baron Gros, châteaux de Versailles et de Trianon).

Chef de file des « sacripants »

De retour en France en 1800, Lasalle reçoit le commandement du 10^e hussards. Ses exploits fameux lui valent une grande notoriété dans l'armée. Il n'a que vingt-cinq ans, mais ne nourrit aucune illusion sur l'avenir qui l'attend. « Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un jean-foutre », déclare-t-il avec cette désinvolture superbe et provocatrice qui fait de lui le chef de file des « sacripants ». C'est ainsi qu'on appelle les jeunes officiers de cavalerie légère, hussards ou chasseurs à cheval, dont l'insolence tapageuse et la dissipation font grincer les dents à la société bourgeoise. Magnifiquement équipés, follement élégants, ils engloutissent des fortunes au jeu et pour la splendeur de leurs uniformes, multiplient les dettes et les duels, séduisent les femmes et ridiculisent les maris. Dans plus d'une ville de garnison, c'est un soupir de soulagement quand le régiment part en campagne. Des pleurs aussi quand il revient et qu'il faut compter les vides...

Pourtant, il se produit un événement qui va quelque peu modifier le comportement turbulent du colonel Lasalle. Le 5 décembre 1803, il se marie avec Joséphine Jeanne d'Aiguillon, jeune femme d'excellente famille et épouse divorcée de Léopold Berthier, frère du futur maréchal. Peu après, la naissance d'un premier, puis d'un deuxième enfant, va contribuer à assagir l'officier qui écrit à sa femme : « Mon cœur est à toi, mon sang à l'Empereur et ma vie à l'honneur. »



• Lasalle mena une de ses plus mémorables charges lors de la bataille d'Heilsberg en juin 1806 (estampe allemande du XIX^e siècle montrant un épisode de cette bataille).

Car, s'il renonce aux tripots et aux aventures faciles, Lasalle ne renonce pas à la gloire. En 1805, il est nommé général de brigade et reçoit le commandement des 5^e et 7^e régiments de hussards qui vont bientôt devenir célèbres sous le nom de

« Brigade infernale ». Le 26 octobre 1806, à Zehdenick, Lasalle attaque avec moins d'un millier de cavaliers et taille en pièces plusieurs régiments de la cavalerie prussienne en retraite, dont les redoutables dragons de la Reine. Trois jours plus tard, avec les

même effectifs et seulement deux canons, il obtient la capitulation de la place forte de Stettin qui livre une garnison de six mille hommes avec 280 canons ! Ces exploits valent à Lasalle de recevoir sa troisième étoile de divisionnaire, le 30 décembre 1806. Désormais, il commande une division de cavalerie légère au sein du corps de réserve de cavalerie de Murat aux côtés duquel il s'illustre lors d'une charge mémorable à la bataille d'Heilsberg, le 10 juin 1807.



▪ « Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un jean-foutre », disait Lasalle :

il trouva sa mort à la bataille de Wagram, à trente-quatre ans (sculpture d'Auguste Taunay, châteaux de Versailles et de Trianon).

La terreur des Espagnols

L'année suivante, Lasalle et sa division passent en Espagne, sous le commandement du maréchal Bessières. Lasalle remporte ses premiers succès les 10 et 12 juin 1808, à Torquemada et à Cabezon en balayant l'armée du général espagnol La Cuesta, et permettant ainsi aux Français de s'emparer de Valladolid. Un mois plus tard, à Medina del Rio Seco, il met en fuite la cavalerie espagnole et ouvre la route de Madrid au roi Joseph, le frère de l'Empereur qui vient prendre possession

de son trône. Le 28 mars de l'année suivante, c'est la bataille de Medellin où les charges furieuses de la division Lasalle rétablissent une situation un moment compromise et mettent en fuite la cavalerie ennemie. Les cavaliers de Lasalle sont devenus la terreur des meilleures troupes espagnoles qui ont appris à reconnaître le général qu'ils ont surnommé *el Picaro* (le Terrible). Une réputation qui n'empêche pas Lasalle de donner libre cours à son naturel de joyeux vivant. A Salamanque, il fonde la Société des Altérés, association de francs buveurs où, selon le général Thiébault, « il n'était jamais permis de dire que l'on n'avait pas soif. » Peut-être, d'ailleurs, est-ce à cette occasion que Lasalle compose l'air et les paroles de la fameuse *Fanchon*, laquelle « aime à rire, aime à boire, aime à chanter comme nous »... Mais l'Empereur qui prépare une nouvelle campagne contre l'Autriche rappelle des troupes d'Espagne. La division Lasalle traverse l'Europe.

Les 5 et 6 juillet 1809, a lieu la bataille de Wagram. Le 6, vers 18 heures 30, alors que Wagram est pris et que les Autrichiens fléchissent partout, la division Lasalle charge en direction du village de Léopoldau ou résiste encore un bataillon de grenadiers hongrois du corps de Klenau. Ceux-ci sont retranchés derrière un fossé large de deux mètres que les cavaliers de Lasalle hésitent à franchir. Un feu de salve bien dirigé arrête la première charge des Français.

Lasalle qui ne veut pas reculer, regroupe ses hommes et pousse son cheval. En face, un fantassin ennemi l'ajuste posément entre les deux yeux, et tire. Le général Lasalle s'écroule, foudroyé. Il avait trente-quatre ans, quatre de plus que le terme fatidique qu'il avait lui-même fixé à tout hussard digne de ce nom.

Une passion durable

La mort du général Lasalle fut ressentie dans toute l'armée comme une perte considérable. En plus d'un combattant magnifique et d'un homme de haute valeur morale, c'est tout un symbole de bravoure et d'élégante audace digne de l'ancienne chevalerie qui disparaissait. La mort de Lasalle entraîna une autre, plus inattendue. Celle de la belle marquise de Sali, pour l'amour de laquelle il avait douze ans plus tôt bravé la garnison autrichienne de Vicence. Restée très attachée à son souvenir, la marquise, en apprenant sa mort, ne put surmonter son chagrin et s'empoisonna.